

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

DANS LE SIAU LA GRÈVE GÉNÉRALE RECUCADE DES SYNDICALES

SALOPISES DES SOCIALOS A LA MANQUE *Pour la Parlotte de Zurich*



SACRÉS FOIREUX !

Et la Grève Générale, ou qu'elle en est, nom de dieu ?

Hélas, encore une fois, la voici dans le siau !

Des foutititudes de bons bougres l'attendaient : ils reluquaient les Syndicales, espérant qu'elles allaient donner le branle et foutre la Grève Générale dans les guibolles de la gouvernance en guise de réponse à la fermeture de la Bourse.

Primo, c'est à grands flafas qu'on avait annoncé le départ en province des députés sociaux, qui allaient se faire les commis-voyageurs de la grève.

Deuxièmo, le congrès des Bourses du Travail, tenu ces jours-ci à Paris, allait prendre des décisions galbeuses. Songez

done, y aurait là 153 délégués représentant 751 Syndicales.

Qu'est-il sorti de tout ça ?

Du vent, rien que du vent, nom de dieu !

Les députés ne se baladent en province que pour préparer le terrain en vue de leur réélection.

Quant aux bougres qui étaient au congrès, ils ont serré les fesses. Tellement, cré tonnerre, qu'il aurait fallu être malin pour leur fourrer un grain de mil dans le trou la itou.

C'est pitoyable, foutre !

Cré pétard, quand on n'a pas de sang dans les veines on se fourre sous un édreton et on roupille comme un porc.

Mais on ne frime pas au socialo et au révolutionnaire et on ne se donne pas des airs de casseurs d'assiettes.

Après tout le chahut de Paris,

Après la fermeture de la Bourse,

Après les annonces de Grève Générale,

On s'attendait à quéque chose.

Et on a eu peau de balle et balai de crin.

C'est pas assez, foutre !

Mince de reculades depuis cinq semaines !

C'est pas des hommes, c'est des écrevisses tous ces bougres-là.

Quand pour la première fois, la gouvernance parla de boucler la Bourse du Travail, tous ces sacrés merles firent un bouzan des cinq cent mille diables.

A les entendre, faudrait les hacher plus menu que la chair à pâté pour les sortir de leur Bourse.

C'était rien, comparé aux rododontades des conseillers cipaux et des députés sociaux ! On devait leur passer sur les tripes pour envahir la turne.

Et nom de dieu, quand le moment a été venu, tous ces matamores n'ont pas fait deux liards de raffut !

La rousse s'est amenée, a fait décaniller tous les types et a bouclé la lourde sans un brin de résistance.

Non seulement ces pauvres pochetées n'ont pas eu de nerf, mais ils n'ont même pas été marioles. Quel riche fouan ça eût fait, si quelques bougres des syndicales s'étaient simplement couchés par terre et avaient opposé une résistance passive aux

roussins. Les pestailles auraient été obligés de les empoigner par les atattis et de les porter dehors.

Mince de tableau ! C'eût été tout plein rigouillard.

D'ailleurs, à faire un coup pareil, y avait pas gros à risquer, — et sûrement, celui qui se serait payé la blague se faisait une riche réclame électorale.

Eh bien, nom de dieu, parmi ces étourneaux, pas un n'a eu cette jugeotte !

Tous chiasseurs, les tristes bougres !

Arrive le congrès, et au lieu d'acquérir du nerf, à se voir si nombreux, il se trouve qu'ils sont encore plus foireux que jamais !

Ils étaient là 150 délégués, — et dans le tas, combien comptait-on de gas à la redresse, francs du collier ?

Peut-être bien deux douzaines, — et encore je fais rudement bonne mesure.

Et dire que c'est sur cette collection, sur ces 150 congresses, qu'on avait compté pour foutre en branle la grève générale.

Ah ouat, y a rien eu de fait !

La grève générale est remise au calendrier grec, — comme qui dirait à la semaine des quatre jeudis.

Par exemple, on a voté la sacrée grève en principe, — tous les types s'en sont déclarés partisans, à condition qu'on ne la fasse pas.

Oh là là, ces maudits principes, qué cochons de lavements !

Ainsi, c'est entendu, on ne fera pas la grève générale, on se contentera de la préparer, — et, pour cela, on fourre la question à l'ordre du jour des prochains congrès. On discutera et on bafouillera ferme là-dessus de six mois en six mois, — et, de congrès en congrès, on votera le renvoi à l'ordre du jour.

C'est triste, bougrement triste, mille marmites !

Et, à côté, y a des choses si gondolantes qu'il y a de quoi en rigoler comme une petite baleine en chaleur.

Quelques loufoques ont fait des propositions crevantes : un, entre autres, voulait qu'on empile des gros sous dans des bas de laine ou des chaussettes russes et qu'on dépose le magot chez des banquiers anglais ou américains. D'après ce pauvre jobard ces gros sous feront tellement de petits que, dans un siècle ou deux, nos petits neveux auront assez de pépettes pour essayer la Grève Générale !

Car, à croire tous ces gas-là, sans caisse de résistance, y a pas de grève générale possible.

Comme leur a gentiment dit le copain Tortelier : « Bougres de tourtes ! Vous n'êtes pas honteux de nous bassiner avec votre caisse de grève ! Y a pas à chercher midi à quatorze heures : on s'arrête de turbiner et ça fait le joint ! Si vous avez faim ou que vous manquiez de frusques, vous vous ravitaillez dans les magasins où les capitalistes ont entassé des charibotées de marchandises. . . Justement à notre intention ! . . »

Foutre, voilà qui est richement dégoisé ! C'est logique, compréhensible, et simple comme un bonjour.

Eh bien, les congresses n'ont pas

saisi le mouvement, — ou mieux n'ont pas voulu le saisir.

Ils ont préféré renvoyer la chose à un autre congrès : d'ici là, les malins ont le temps de poser leurs candidatures.

Et c'est ça qu'ils visent, nom de dieu !

A peine, quelques corporations ont eu de l'allure. Sur le tas, il s'en est trouvé juste 26 pour adopter la Grève Générale immédiate.

Et lesquelles ?

Les plus compactes, les plus nombreuses, celles qui représentent une foultitude de prolos ; puis aussi, celles qui n'ont pas moisi dans le mouvement révolutionnaire, qui sont fraîchement arrivées à la Sociale.

Et oui, c'est comme ça, nom de dieu ! Les syndicats composés de trois pelés et d'un tondu que l'ambition ronge, — ceux-là n'en pincent vraiment pas pour la grève générale.

Kif-kif les vieilles couches révolutionnaires : ceux-là ont le tempérament rassis et n'ont d'autre marotte en tête que d'aller s'asseoir dans les chaises percées ou les fauteuils à double fond des hôtels de ville ou de la Chambre des députés.

Ceux qui ont voté pour la grève immédiate, la seule chouette ! faite illico et sans rémission, ce sont les trois groupements de menuisiers de Paris ; les gas du vélo ; les ouvriers du port de la Villette ; les cordonniers de la Seine ; les employés de la publicité ; tous les prolos du gaz, allumeurs, ouvriers, employés. . . tous ceux du gaz, tous, tous ! le syndicat international des doreurs chimiques. Outre ceux-là tous les verriers et tous les mineurs se sont déclarés prêts à marcher ; pas besoin de dire que les bons fleurs de Carmaux et de Saint-Etienne n'ont pas flanché. . . J'en passe, mille dieux, ceux-là m'excuseront !

Si j'ai cité les principaux groupements qui sont partisans de la grève immédiate, c'est pour faire voir aux camaros que c'est pas des groupements de pacotille. C'est au contraire les plus compacts, ceux qui ont des trifouillées de prolos comme adhérents.

Et surtout ce qui est à noter, c'est ceux où il y a le moins d'ambitieux et où on va bon jeu bon argent, crânement de l'avant pour la Sociale.

**

Je ne dirai rien des autres couillonades qui ont été discutées au congrès :

Réclamer des améliorations dans la prud'hommerie, c'est pas être un grand ennemi de la Société actuelle ;

Demander à la gouvernance qu'elle applique une loi datant de 1848, sur la suppression du marchandage, ou même limitant à 12 heures la journée de travail, c'est avouer nigaudement que, depuis 1848 (tout comme avant), les grosses légumes se foutent de la fiote du populo.

Ça serait bougrement plus mariote de se dire : les syndicats sont faits pour résister aux empiètements des patrons, les asticoter journellement, puis, outre ce turbin, ils ne doivent pas perdre de vue qu'il n'y aura rien de fait pour le populo tant qu'on n'aura pas expulsé les patrons

de leurs usines et qu'on n'aura pas pris possession de tout le bazar social.

Oui, nom de dieu, voilà la tâche besogne dont devaient s'occuper les syndicales.

Ça serait bougrement plus malbeux que de maquiller des élections !



La grève de Saint-Nazaire est terminée. Ceux qui ont eu le plus de chance, c'est les déchargers de bois ; les charbonniers n'ont presque rien obtenu. Certains ouvriers, qui turbinaient à 40 centimes, en ont maintenant 50, et quelques uns 60. Mais beaucoup vont travailler au même tarif qu'avant. Et le commissaire est toujours en fonctions, tout prêt à faire avaler de nouvelles couleuvres au populo.

Plus moyen d'y tenir, nom de dieu ! On employait les hommes d'équipage au déchargement des navires ; les pioupious étaient sur pied nuit et jour, ainsi que les roussins et les pandores ; le maire, candidat bouffe galette aux élections prochaines, se montrait de plus en plus rosse ; les conseillers cipaux ouvriers n'ont même pas réclamé une subvention pour les grévistes ; la caisse des syndicats était vide ; on faisait ballon, et un entrepreneur disait aux ouvriers, sans que personne se soit avancé pour lui enlever le cul, qu'il ne céderait pas, attendu qu'il y avait plus de flots de mille balles dans ses coffres que de gros sous dans les profondes des travailleurs.

Mais si la grève n'a pas produit beuf de résultats matériels, elle a fait pousser une sacrée champignonnée de haine contre les exploiters, de défiance contre les pouvoirs publics et de dégoût pour les votailleries.

Une vingtaine de types ont fêté l'anniversaire du compagnon Ravachol par un punch espatrouillant.

Nom de dieu, les ouvriers regrettent bougrement de s'être laissés emberlificoter par les jacasseries des socialos à la manque !

Si, dès le premier jour, alors qu'on avait quelque chose à tortorer et que la gouvernance n'avait pas encore fait venir ses souteneurs en uniforme, on avait tout foutu à cul ; si on avait chahuté le matériel ; si on avait fait une visite aux magasins et aux entrepôts ; bref, si on avait montré dents et ongles, on aurait obtenu des avantages.

Les gros matadors tiennent à leur magot. Y a pas de pet qu'ils accordent quelque chose à des niguedouilles qui viennent les trouver chapeau bas. Ils ne sont disposés à écouter que lorsqu'ils sentent une poigne solide et poilue leur presser la gargamelle.

Mais, maintenant le populo sait à quoi s'en tenir. A la première occase, il montrera du nerf, et gare dessous, sang-dieu !

HABLERIE !

Dans les premiers jours de juillet, y a eu un congrès socialo dans l'Allier.

Le vrai but de cette parlotte était de proclamer Thivrier candidat pour les prochaines élections.

Ça a été fait !

L'illustre rétameur sera candidat dans l'Allier, et pour faire les frais de son élection chaque socialo adhérent à un groupement devra cracher quarante sous d'ici deux mois.

Nom de dieu, à mon avis y aurait plus d'une

manière d'employer ces pauvres quarante sous de plus riche figon!

A cette patriote, Baudin s'est rendu d'un pallas latin mieux: comme ça se passait quelques jours avant la fermeture de la Bourse du Travail, il a fait le fier-à-bras:

« Eh bien, qu'il a gueulé, nous avons promis avec Thivrier et tous les conseillers municipaux socialistes de Paris, que nous serions les premiers derrière la porte de la Bourse du Travail, quand les policiers viendront pour expulser les travailleurs organisés de leur local, et vous pouvez croire que là, comme partout, nous saurons faire notre devoir... »

Nom de dieu, voilà qui est franc!

Seulement, hélas, j'ai pas encore entendu dire qu'un député ou un conseiller socialo ait été caler de son corps la porte de la Bourse.

Au cas où je me serais trompé, je prie les bons bougres de m'apporter ce bouffe-galette espantouillant, — je l'exposerai dans ma salle des dépêches.

En récompense, je paierai au copain une bouteille de cachet rouge.

M'est avis que j'attendrai longtemps!

Baudin n'est pourtant pas une poule mouillée, mille tonnerres! Il est le seul qui dans les manifestations ait fait preuve d'un brin de nerf.

Seulement, crédieu, il ferait mieux de taire son bec. Pourquoi dire: « Je jure de faire ceci ou cela...? » On le fait à la bonne franquette, mais on ne s'en vante pas à l'avance!

Y a pas, Baudin a perdu une riche occasion de poser sa chique et de faire le mort!

NOUVEAU TONKIN

On n'en finira jamais avec ces maudites guerres au diable au vert!

Non, foutre, tant que la gouvernance nous tiendra sous sa coupe on n'en verra pas la fin!

C'est un plaisir pour les charognes de la haute d'expédier des soldats dans des patelins qui perchent à l'autre bout du monde, histoire de massacrer des pauvres bougres, à propos de bottes.

Après la Tunisie on nous a tourné le Tonkin;

Puis ça a été Madagascar;

Ensuite le Dahomey;

Nous voici maintenant en train de chercher poui le aux Siamois.

Turellement, les journaloux bourgeois nous prouvent aussi clair que de la bouze de vache que c'est les Siamois qui ont commencé.

Pardienne, c'est toujours la vieille rengaine!

Seulement, y a un sacré cheveu dans leurs menteries:

Où s'est passée la première bataille?

A-t-elle eu lieu à Bordeaux, à Marseille, au Havre ou dans ces parages?

Mille dieux, non! C'est pas les Siamois qui sont venus nous relancer, c'est nous qui sommes allés chez eux.

Donc, y a pas à tourner autour du pot pour trouver la vérité vraie: les français sont les agresseurs. On aura beau s'y prendre de toutes les façons pour foutre un croc en jamba à la vérité, pas moins y a une chose indiscutable: si les troubades français n'avaient pas été assez bêcasses pour se laisser conduire du côté de Siam, ils n'auraient pas écopé.

Tant pis pour eux: qui s'y frotte s'y pique!

Comment tournera cette garce d'aventure? Malin qui pourra le dire!

Ce que j'y vois de plus clair, c'est que le populo paiera les pots cassés: c'est nous qui cra-

cherons la belle galette pour faire l'expédition, c'est nos fistons qui iront se faire crever la paillasse.

S'il y a du profit à récolter, c'est les jean-foutre qui en auront le bénéfice: aux galonnés on collera des décorations et de l'avancement; pour ce qui est des tripoteurs, ils fricotteront sur toute la ligne, barbotant partout où ils pourront.

Mille dieux, si les grosses légumes en pincent tant que ça pour envahir les pays lointains, qu'ils marchent eux-mêmes!

Du coup, personne n'y trouvera à redire.

Ils pourraient avec eux embarquer tous les flicards de France et d'Algérie.

Mince de débarras, nom de dieu!



A BAS LES DÉPOTÉS!

Pour excuser la rage qu'ont les socialos à la manque de se faire bombarder députés, ces sales bougres nous rengainent des boniments de bigottes sôules:

« Si les députés socialos n'ont rien foutu jusqu'ici, c'est parce qu'ils sont trop peu nombreux; mais qu'on arrive à être une floppée et vous verrez que ça changera d'allure. Qu'on soit seulement deux douzaines et on se massera contre les partis bourgeois, de manière à leur faire cracher une tripotée de réformes. »

Les gobeurs qui ont la jobarderie de couper dans de pareilles menteries n'ont qu'à reluquer ce qui se passe à l'Aquarium alboche.

Là bas, y a belle lurette qu'il y a à la Chambre des députés une bonne nichée de socialos.

Avant les dernières élections, ils étaient juste 36, — maintenant ils sont 45.

C'est un chiffre, nom de dieu!

Il me semble que s'il y avait de la besogne à faire dans les parlottes de la gouvernance, les socialos alboches l'auraient pu faire à 36, et encore mieux à 45.

Eh bien, foutre, y a pas à tortiller, les députés socialos n'ont rien foutu à Berlin, — et y a des chances pour qu'ils ne foutent jamais rien.

Y a-t-il à croire que les Français seront plus marioles, et que les députés que, d'ici un mois, on sera assez serins pour expédier à l'Aquarium du quai d'Orsay, feront mieux que ceux d'Allemagne?

J'y coupe pas, mille dieux!

D'ailleurs pour en juger y a qu'à voir ce que les députés en place ont fait ces derniers quatre ans. Ils sont une bonne douzaine de socialos. Or, quand on a de l'estomac, à une douzaine on peut faire pas mal de bakanal.

On peut foutre des batons dans les roues de la gouvernance, asticoter les opportunards et les autres salauds, foutre à tous les bourgeois le nez dans leurs salopises...

Pourquoi les socialos à la manque ne l'ont-ils pas fait?

Parce qu'il n'y a pas mèche!

Une fois entré à l'Aquarium, le meilleur des bougres est vivement avachi: s'il ne se pourrait pas jusqu'à la moëlle, le moins qui lui arrive c'est de s'abrutir. En un rien de temps il arrive à être aussi tourte que Thivrier.

C'est si véridique que les députés socialos n'ont rien essayé, rien tenté!

Bien mieux, ils se foutent tellement de la

fiole du populo que quand il y a en chantier des lois que les bourgeois prétendent fabriquer en notre faveur, tous les députés jacassent, excepté les socialos.

Ça s'est vu y a six semaines quand on a discuté une garce de loi sur les accidents du travail.

Les socialos n'ont pas ouvert le bec. Bien mieux, la plupart ont oublié d'assister aux séances!

Y a-t-il à espérer que leurs remplaçants seront davantage à la hauteur?

Jamais de la vie!

On pourrait les changer trente-six mille fois dans un an que ça y ferait autant que de chaouiller la tour Eiffel.

C'est pas les hommes qu'il faut changer, c'est la mécanique qu'il faut foutre cul par dessus tête.

C'est pour cette riche besogne qu'on doit tirer des plans. Au lieu de nous décarcasser et de dépenser nos picaillons pour coller à l'Aquarium quelques socialos de plus, vaut mieux porter ses efforts d'un autre côté et nous aligner pour le chambard général.

LE CONGRÈS DE ZURICH

Les socialos à la manque sont en train de maquiller un congrès ouvrier qui se tiendra en Suisse, à Zurich.

Les congrès, ça a son bon côté, nom de dieu! En ce sens que des bons bougres venus d'un peu partout échangent leurs idées, s'expliquent leurs moyens de faire la guerre aux bourgeois. On revient de là avec plus d'assurance et plus de nerf, car ça vous ragaillardit, de savoir que partout les prolos se grouillent.

Mais foutre, faut pas que les congrès se mêlent de légiférer.

Pour lors, ils deviennent de la rousiamponne!

S'il s'agit de bavasser, de faire du parlottage kif kif à l'Aquarium; puis de votailleur des règlements et un tas de bricoles que les grands chefs seront chargés de faire respecter, ça devient dégueulasse.

Or, c'est justement ce que veulent les pontifes: dans un congrès ils ne voient qu'une succursale du Marais-Bourbon où les merdillons ambitieux s'essayent à gouverner, — en attendant qu'ils tiennent la queue de la poëte.

Aussi, faut que rien ne cloche dans les congrès! Faut que tout s'y passe à leur fantaisie.

Le meilleur moyen, pour arriver à ça, c'est de boucher la gueule aux gas à la redresse, — ou mieux de les empêcher d'entrer au congrès.

C'est justement à ce dernier truc que l'on n'ble s'arrêter toute la racaille socialarde.

Seulement, nom de dieu, il va s'y trouver un sacré cheveu: les idées marchent à la vapeur, les prolos apprennent à ruminer eux-mêmes et y en a bougrement qui n'en pincent plus pour se laisser mener par le bout du pif.

Les chefs ont beau se faire peloteurs, les bons bougres qu'ils croyaient avoir enrégimentés et châtrés leur passent sur le corps et vont de l'avant.

Les camaros qui désirent s'en rendre bien compte n'ont qu'à tailler une bavette avec un socialo qui ne jure que par Guesdes ou Lafargue. Avant cinq minutes, et à condition que le socialo ne soit pas ambitieux, on sera d'accord sur quasiment tous les points.

Où ce que je dégoise se voit en plein, c'est à Roubaix: les grands chefs ont décrété que dorénavant les socialos doivent être patriotards.

Eh bien, ça n'empêche pas les prolétaires roulaissiens de gueuler « A bas la Patrie ! » et de bourrer la tronche aux chauvins à chaque fois que l'occase s'en présente.

Donc, y a pas à tortiller : l'idées du populo ne sont plus en rapport avec celles que voulaient leur ingurgiter les meneurs. Raison de plus pour que ceux-ci évitent toute discussion, afin que les bons bougres n'entendant qu'une cloche, continuent à se croire en concordance avec leurs chefs.

C'est ce que visent les pisse froids socialos. Déjà, l'an dernier, au Congrès de Bruxelles, ils ont réussi à foutre à la porte tous les anarchos. De sorte qu'une bonne t. p. de délégués qui en pinçaient franchement pour la Sociale et le chambardement général et qui se seraient tournés vers les anarchos, sont restés ce qu'ils étaient, faute de savoir.

Cette année-ci ça s'annonce moins bien pour les fumistes de la Sociale.

D'abord, les socialos hollandais marchent richement de l'avant et ne veulent plus rien savoir des mics-macs politicards : outre ça, ils sont antipatriotes ; y a plus qu'un saut de puce pour que les gas soient tout-à-fait anarchos.

Ce n'est pas tout : la bande à Bebel et à Liebknecht ne fait plus ses quatre volontés en Allemagne. Les jeunes ont plaqué ces sales birbes, dégoutés de les voir lécher les doigts de piel à Guillaume-le Teigneux. Ceux-là aussi sont en passe de virer à l'Anarchie. A telle enseigne qu'il y a quelques semaines, un chouette caneton de Berlin, le *Socialist*, qui naviguait entre le zist et le zest, s'est déclaré carrément anarche.

C'est dire que les socialos à la manque auront du tirage pour faire avaler leurs coulevres au congrès de Zurich.

D'autant plus que les Anglais se foutent, eux aussi, à ouvrir leurs quinquets. A preuve, le manifeste qu'une floppée de zigues engliches viennent d'adresser aux bons bougres des corporations. Je fous le flambeau en question sous les mirettes des camaros, pour qu'ils jugent par eux-mêmes que c'est de tous les côtés qu'on se dégoute des socialos à la manque :

Congrès ouvrier International de Zurich

Appel aux Trades Unions de l'Angleterre.
Compagnons !

En vue du prochain Congrès International qui aura lieu à Zurich au mois d'août, les sous-signés, membres des Trades Unions appellent d'urgence votre attention sur les faits suivants :

Dans les années 1889 et 1891, des Congrès ouvriers internationaux eurent lieu à Paris et à Bruxelles. A Paris, il y eut même, — à cause des rivalités existantes entre possibilistes et marxistes, — deux Congrès siégeant en même temps, l'un à côté de l'autre.

Au Congrès marxiste, des délégués anarchistes furent admis d'abord, mais au moment où ils essayèrent de parler sur l'ordre du jour, ils furent violemment et brutalement expulsés. Un ordre du jour présenté par les délégués anglais affirmant la nécessité de la mise en commun de la terre et de tous les instruments de travail fut arbitrairement supprimé, et le délégué italien Merlino fut expulsé de vive force pour avoir présenté un ordre du jour déclarant l'inanité des palliatifs et des réformes législatives. Ce fait provoqua les protestations indignées des délégués anglais, qui, à l'exception de quelques membres de la famille de Marx et d'un ou deux politiciens, abandonnèrent en masse la salle du Congrès, suivis par les délégués italiens, espagnols, hollandais, etc.

Encore plus odieuse fut la conduite de la clique marxiste à Bruxelles. Là, les meneurs allemands et français s'entendirent secrètement pour exclure d'avance tous les délégués ayant des opinions anarchistes. En conséquence de leurs intrigues, plusieurs délégués

d'organisations ouvrières de Belgique, d'Espagne et d'autres pays, — certains venus au nom de dizaines de milliers d'ouvriers, — ne furent pas admis rien qu'à cause de leurs opinions.

Pour le prochain congrès de Zurich, les mêmes dictateurs se sont réunis en conciliabule secret, à Bruxelles, dans le but d'exclure du congrès non seulement les anarchistes de tous les pays, mais aussi les socialistes indépendants de l'Allemagne, les hollandais (qui, à un congrès national récent, se sont déclarés antiparlementaires) et d'autres qui pourraient s'opposer à leur politique et à leur autorité.

Certes, les anarchistes sont opposés à toute action parlementaire, qu'ils croient non seulement dangereuse, car elle fait perdre aux ouvriers la confiance en eux-mêmes et dans leurs propres efforts et les détourne de la seule voie qui mène à leur émancipation, — la Révolution.

Mais, est-ce là une raison pour les exclure d'un congrès ouvrier ? N'y a-t-il pas un grand nombre d'ouvriers qui, comme les anarchistes, n'ont pas confiance dans la politique, encore moins dans les palliatifs préconisés par les social-démocrates ? N'y a-t-il pas, d'ailleurs, d'autres points sur lesquels les ouvriers social-démocrates et anarchistes pourraient se trouver d'accord et agir ensemble, par exemple, les grèves, les manifestations de sans travail, le premier mai, etc. ?

La participation aux élections n'est pas la seule question à l'ordre du jour du congrès de Zurich. Le but principal de ces assises de travail devait être de créer un sentiment de solidarité entre tous les ouvriers et non pas d'accentuer et de perpétuer les divisions existantes.

Les anarchistes dans quelques pays (par exemple, en Espagne) représentent la grande majorité des ouvriers organisés ; les exclure du congrès, c'est lui enlever son caractère international.

Compagnons ! Notre force consiste dans l'union. Les organisations ouvrières sont fondées sur ce principe et, en Angleterre du moins, il n'y a pas de Société syndicale qui refuserait d'admettre dans son sein un ouvrier à cause de ses opinions !

A l'heure actuelle, il y a plusieurs anarchistes occupés à fonder et à renforcer des Unions. Partant, nous comme membres des Unions, nous exhortons à ne pas vous en laisser imposer par lesdits meneurs et à exiger qu'aucun délégué au Congrès de Zurich ne soit forcé à une déclaration de principes comme condition de son admission. Nous vous demandons au nom des intérêts communs de la classe ouvrière de donner des instructions précises à vos délégués, afin qu'ils ne permettent pas qu'il soit fait à Zurich aucune exclusion pour cause d'opinions, mais que tous les délégués d'Associations ouvrières régulièrement constituées soient admis et aient le droit d'être impartialement entendus.

Certes, ce n'est pas beaucoup que de demander cela ; et nous avons pleine confiance dans vos sentiments libertaires et souhaitons un prochain triomphe de la cause des travailleurs.

Londres, juillet 1893.

Ah foutre, les engliches ont bougrement raison de dire qu'ils ne sont pas exigeants !

Ils n'en demandent pas épais : simplement qu'à Zurich il n'y ait pas d'exclusion à cause d'opinions ou de tendances anarchotes.

Cette chose-là sera-t-elle admise ?

Sûrement, si les chefs seuls décident, y aura rien de fait : ils tripatrouilleront le congrès et ne laisseront entrer que les copains sur lesquels ils savent pouvoir compter,

Reste à savoir si les délégués qui n'ont pas envie de devenir conseillers cipaux ou dépotés, et qui marchent simplement pour la Sociale, se laisseront emberlificoter ?



Les fistons n'ont pas chômé ces temps derniers, foutre non !

Dans une chîée de patelins ils ont collé sur les murs de riches p'acards dont le titre seul en dit bougrement long.

En grosses lettres y avait : *La Vengeance est un devoir ! Mort aux juges ! Mort aux jurés !*

Puis venait un pallas bath aux pommes, où étaient dénoncées les crapuleries que commettent journallement ces jean-foutre.

De ces galbeuses affiches y en a eu de placardées à Troyes, à Avignon, à Grenoble... je ne sais foutre plus où ! Y me faudrait citer une chîée de patelins, si je voulais les énumérer tous.

Mais où ça a été rigouillard, c'est à Dijon.

Pour coller leurs flanches, les bons fieux avaient choisi de préférence la préfecture, l'hôtel-de-ville, le palais d'injustice ; puis la turne à Cunisset-Carnot, le procureur-général de l'endroit ; celle de Bernard, un sale avocat bêcheur qui, il y a une dizaine d'années passa de la pommade aux fameux mouchard Brézin, lors du procès de Montcau-les-Mines, n'avait pas été oubliée ; non plus que celle à Fonfrède le procureur de la Publique, celle du fouillemerde instructionneur Tondut, etc.

Et ce qu'il y a de tordant c'est que, tandis que les bons bougres accouchaient de leur turbin, toute la rousse était sur pied, patrouillant dans toutes les rues. Probable qu'ils guidaient quelque crapulerie à faire.

Mince de guenle que firent les jean-foutre en s'éveillant ! Ils étaient furieux de ce que les anarchos s'étaient payés leur tête si gentiment.

Illico, le préfet, un nommé Michel, qui a gagné de l'avancement en traquant les anarchistes de Limoges, y a à peu près six ans, s'en est allé à la galopée chez le procureur général Cunisset-Carnot, dit *Bouton-de-Rose* (cet animal est gendre de l'hareng-saur qui n'ôte dans le riche saloir de l'Elysée). « De quoi ? qu'il se fout à brailler. Y a plus mèche de roupiller en paix ! Qué que vous foutez, que vous n'avez pas encore fait sucrer tous ces sacrés colleurs d'affiches ? Savez-vous bien qu'après les placards l'envie pourrait leur venir de nous coller autre chose... »

Et foutre, Bouton-de-Rose ne demandait pas mieux que de fiche les fistons au clou, — mais pour ça, fallait les dénicher.

Or, le roussin Pleindoux y a perdu son temps et sa peine. Il avait juré à Bouton-de-Rose de lui amener les zigues d'attaque ficelées kif-kif des saucissons, — et ça dans moins de vingt-quatre heures.

Fiasco sur toute la ligne, nom de dieu ! Le Pleindoux n'a rien ramené du tout.

Pour rassurer les jean-foutre, il leur a promis que d'ici la fin de l'année, il aura écabouillé tous les anarchos de Dijon.

Allons, c'est pas encore cette fois que les copains seront estourbis. Le Pleindoux devait d'abord leur couper la chique dans les vingt-quatre heures, — maintenant voici qu'il leur donne six mois de répit.

A Paris, et aussi à Saint-Denis, à l'occase du 14 juillet, et comme conclusion des émeutes, des gas à la redresse ont collé le flambeau suivant que je découpe dans un quotidien :

On en tuera jamais assez :

On en tuera jamais assez, disait un général versaillais commandant les massacres de 71, sur les Parisiens vaincus.



Dupuy, comme tout bon bourgeois, avait la même pensée en dirigeant les assomades de la semaine dernière.

Ces honnêtes et modérés sont féroces lorsqu'ils voient leurs privilèges menacés.

On en tuera jamais assez, dites-vous? Eh bien, soit! Tant mieux! Que la situation soit bien traquée; que le travailleur comprenne enfin à qui il a à faire; la férocité de la classe dirigeante a tué chez nous la pitié et la sensibilité.

Nous nous rappelons ce qu'a coûté de sang le règne du capital, et à notre tour disons :

Nous n'en tuerois jamais assez!

N'écoutez pas ces fumistes élus qui viennent prêcher le calme lorsqu'on nous assomme, c'est-à-dire de mettre les mains dans nos poches afin que la police puisse nous frapper à son aise.

A la force, répondons par la force.

Ces scélérats osent encore nous parler de fête?

Croient-ils que nous avons le cœur à danser sur les cadavres des nôtres?

Ils voudraient bien voir la plèbe s'étourdir pour oublier sa misère et son esclavage, mais il n'en sera pas ainsi, non seulement nous ne pavoiserons pas, mais nous arracherons tout le décor officiel.

Nous ne ferons de fête que le jour de la Révolution sociale où enfin heureux et libres on dansera sur les ruines fumantes de la société capitaliste et gouvernante.

Alors en anarchie ce sera la fête du bonheur!

LA JACQUERIE.

Le malheur, c'est que deux gas ont été paumés en train d'afficher le truc, rue de Rome.

Tout naturellement ils ne se sont pas laissés sucrer sa is faire de la rouspétance. Un des afficheurs a foutu le pot à colle à la hure d'un flicard et l'a mouché un tantinet.



Deux ans de caserne. — Guillaume le Teigneux vient de forcer la main aux bouffegalette de Berlin et leur a fait adopter une nouvelle loi militaire.

Tout naturellement il s'agit d'augmenter l'armement dans de sales proportions, — et les impôts aussi, nom de dieu!

Mais, dans cette vache de loi, y a quèque chose de pas mauvais : les troubades alboches ne feront plus que deux ans au lieu de trois.

En deux ans, les protos n'auront pas le temps de s'abrutir à la caserne;

Par exemple, ils auront plus de temps qu'il n'en faut pour se dégouter du métier militaire.

Quand donc les gouverneux français suivront-ils l'exemple de leurs copains d'Allemagne?



Fouillez-vous, les camaros! — Vous n'avez pas oublié que Gustave Mathieu est au bloc depuis beau temps.

On se décide enfin à le juger; il va passer en assises un de ces quatre matins, à Laon.

C'est maître Desplats qui va lui donner un coup de main pour sa défense, à condition qu'on lui trouve les frais du voyage.

Que les copains fontent vivement la main à la poche et envoient la braise soit au Père Peinard, soit au frangin de Mathieu : Emile Mathieu, 13, rue d'Hautpoul, Paris.



DANS LES BOIS

Ligny-le-Ribault (Loiret). — Plus moyen de se balader dans les cambrousses de Sologne sans que des crapules de garde-chasse tombent sur vous, le revolver au poing. Ils vous collent un procès-verbal pour délit de chasse s'ils vous arquepincent, — et vous foutent des coups de fusil si vous décanillez.

Dans le patelin, y a pas une famille qui n'ait eu des mistoufles carabinées à cause de ces vaches de gardes.

Ce qu'on les déteste, c'est rien de le dire!

Au contraire tout le monde a de l'estime pour les bons zigues de braconniers.

Pour ce qui est des proprios, ils deviennent de plus en plus charognes. Mais les campluchards et bûcherons ne se gênent pas pour leur répondre : « Tu dis que ces lièvres et ces perdreaux sont à toi? Alors renferme-les dans ta table de nuit, ou je tire dessus, nom de dieu! »

De sorte que c'est loin d'aller toujours comme sur des roulettes, dans le métier de mouchard forestier. Le garde Chéry en sait quelque chose : dernièrement, à coups de trique, on lui a trempé une absinthe qu'il a trouvée bougrement amère.

Malheureusement, il y a eu des arrestations : deux bons bougres, Chagont et Loiseau sont bouclés.

On avait pigé aussi un autre bon fieu, et, en l'emmenant au ballon, l'hirondelle de potence lui disait : « Pas la peine de nier. Vous avez reçu une charge de plomb dans les fesses; le médecin constatera ça.

— Le médecin, que répond le gas, pas besoin de lui! tu peux voir ça toi-même! » Et, pan, il fout bas son falzar et braque sa lune sur le pandore, en criant : « Voilà pour toi, chameau!... »

Il paraît que lorsque les gardes ou les gendarmes courent, sans le rattraper, un délinquant, ou s'ils ne connaissent pas le nom, ils dressent le procès-verbal en blanc. Alors, vous pigez?

Quand des types comme Loiseau ou Chagont sont sous clé, tous les auteurs de ces procès-verbaux radinent à la geôle. On les met en présence de l'accusé, et ils gueulent avec ensemble : « Je le reconnais! C'est lui que j'ai coursé il y a six semaines, deux mois, trois mois, six mois!... » On colle sur le papier torcheculatif le nom du bon bougre, et celui-ci passe devant les jugeurs.

Là, il n'a que l'avantage de se tenir la trombine nue, afin qu'on y applique un cataplasme d'amende et de prison. Justice est faite, comme ils disent, et, grâce à ce fourbi dégueulasse, il n'y a pas de procès de perdus.

Avant de saler le prévenu, les tripoteurs de condamnations lui demandent bien de fournir un alibi. Mais, nom de dieu, si on me demandait ce que je faisais à telle heure, il y a trois ans, ou seulement trois jours, je serais bien en peine de répondre.

Je répliquerais bien au président du comptoir d'injustice : « A telle heure, je dormais avec la gonzesse à Carnot et cinq minutes après avec ta grue, espèce de buse! » Mais comme ils ont pu coller à leurs femelles des bobos faramineux, ça me nuirait auprès des bonnes bougresses.

Certains types vous disent : « Ah, si un partisan de la liberté de la chasse se présentait aux élections, on ne lui demanderait pas si son drapeau est blanc, rouge ou tricolore, toute la Sologne voterait pour ce candidat-là. »

Eh bien, toute la Sologne aurait tort. Il ne faut pas voter du tout. C'est pas d'aujourd'hui que les candidats font des promesses. Jamais un seul ne les a tenues.

Le métier des députés et des sénateurs consiste à manufacturer des lois. Il en manu-

facturent trois fois par semaine. Quelques-uns s'appliquent afin de les faire le mieux possible. Seulement, voilà le hic : il ne peut pas y avoir de bonnes lois; la meilleure ne vaut pas triquette. N'en faut plus!

La loi sur la chasse, le Code forestier ne sont pas à améliorer : c'est tout à foutre aux chiottes.

Et si on vous emmerde trop avec ces cheries, rouspétéz, mille dieux!...

TROP TARD!

Avignon. — Entre Sorgues et le Poatet, la contrée est rongée par un chancre industriel qui suppure pour le compte des actionnaires de la Société de Saint-Gobain, à la tête de laquelle se trouvent le duc de Broglie et autres chameaux seizemayeux.

Les ouvriers faisaient là-dedans de la politcaillerie radigâteuse ou vaguement socialarde, sans que l'administrance du bagné s'en occupât : — elle sait bien que le parlementarisme, qu'il soit blanc, rose ou rouge, n'est jamais bien dangereux.

Mais voilà que deux zigues à la redresse s'embauchent. C'étaient Edouard Barra et Armand Chevalier. Et, aussitôt, la propagande libertaire de marche kif-kif une jument pur-sang!

Du coup, les grosses légumes de la turne font du potin. Sous prétexte que les deux camaros n'avaient pas rappliqué au turbin le 15 juillet, on les saque dare dare.

Pauvres couillons de patrons! Vous vous y êtes pris trop tard. Une fois que les idées anarchotes sont introduites dans un milieu ouvrier, y a pas plan de les en déloger : les singes avignonnais s'en apercevront un de ces quatre matins, sang-dieu!

On les fera danser sur le pont d'Avignon et il n'y aura pas de bateaux de sauvetage sous les arches...

UN GOSSE PASSÉ A TABAC

Angers. — Samedi dernier, à trois heures, un gentil gosse d'une dizaine d'années, menottes aux louches, était conduit au bloc par des cognes souls qui le bourraient de gnons. Devant cette lâche crapulerie, le copain André, vendeur du Père Peinard, eut un cri de dégoûtation : « Nom de dieu, faut pas être fiers pour traiter de la sorte un pauvre loupot! »

Voilà mes cochons en rogne : et, broaf! ils sautent sur le camaro, qui ne s'attendait pas à ce coup de tampon; malgré sa rouspétance, les sales roussins l'entraînent au poste, qui était à deux pas.

Le dimanche matin, les camaros radinent au commissariat pour faire du fouan : mais le quart-d'œil n'a pas voulu lâcher le copain. Ce sale argousin à écharpe (et à écharper!) croyait déjà que la propagande du Peinard était foutue pour la semaine. Mais y avait rien de fait! Et le caneton a été crié à tire-larigot dans les rues, au nez de la flicaille, par dix bons bougres au lieu d'un seul. Pendant toute la semaine, les problocs, les singes et les gaulonnards ont été obligés de se balader avec du coton dans leurs esgourdes de baudets.

BACHANAL FARAMINEUX

Rive-de-Gier. — Chouetto! chouetto! la fête du grand 14!

La retraite aux flambeaux a complètement raté. Pas une des corporations invitées n'a voulu y venir. Pandores et sergots ont été obligés de porter les lanternes en compagnie des trouffions. Puis venaient les gymnarsiarques, une société de pantins bourgeois qui font rigoler tout le monde quand leur mascarade passe dans la rue.

Ce beau défilé a été sifflé et hué, fallait entendre ça! Les briques tombaient comme grêle sur le cortège.

Alors les flicards ont voulu faire des arrestations. Peau de balle et balai de crins. On les a fait tourner comme des toupies hollandaises; leurs tuniques ont été mises en lambeaux et

leurs képis ont servi de pots à merde. — La retraite n'était pas à moitié de son parcours qu'elle se changeait en déroute.

La fête du lendemain n'a pas mieux marché pour les bourgeois.

Au bal, grand chabonais. Les musiciens avaient beau s'époumonner dans leurs trompettes, on n'entendait que la Ravachole et la Carmagnole chantées par les fistons. Un conseiller municipal voulut haranguer la foule: on s'est foutu de sa poire à en crever de rire.

Voyant ça, le maire-sénateur a bouclé la fête et les bourgeois ont été se foutre au pieu.

Les copains, comme de juste, ont continué à rigoler: ils ont brisé des becs de gaz, arraché des poteaux, jeté des torchons tricolores dans les ruisseaux.

Ça va bien à Rive: les crève-la-faim commencent à montrer de sacrées quenottes et le nez des proprios s'allonge comme des tuyaux d'arrosage. Bon signe, tout ça!

TOUJOURS LE JAMBAGE!

Limoges. — Eh foutre, les contre-coups peuvent s'en payer à tire-larigot! S'il leur arrive quelques anicroches, ils sont sûrs d'avoir pour eux les marchands d'injustice.

Rien de drôle à ça, nom de dieu! C'est le contraire qui m'épaterait.

Les camaros se souviennent qu'un contre-coup, appelé Ligarde, a été floppé dernièrement par le compagnon d'une gironde bougresse qui n'avait rien voulu savoir de ses cochonnes de propositions.

L'autre matin, l'affaire venait en correctionnelle; le chef du comptoir était pressé, — peut-être qu'il avait une petiotte visite à pousser à quelques gosses, — tellement qu'il n'a rien voulu entendre: ni le copain accusé, ni les témoins à décharge, ni le flanche du défenseur, et il a foutu illico six jours de prison au camaro.

Ce qui revient à dire que les contre coups ont le droit de jambage, kif-kif les seigneurs de l'ancien temps.

Ohe, les bonnes bougresses, attention à vous! Pourtant, y a meche de leur en faire rabattre à ces bougres de salands, je vas vous indiquer le truc: Ayez toujours une riche paire de ciseaux dans vos poches et quand le singe ou le contre-coup vous demandera... ne dites ni oui, ni non, — il se foutra en position et alors, coupez, coupez!

Ça l'empêchera de recommencer et il ne pourra pas dire que c'est pas vrai.

L'ÉVOLUTION D'UN GROUPE

Clermont-Ferrand. — En février dernier, des types se sont groupés sous l'étiquette: Comité socialiste révolutionnaire.

Ils ont pris part à la votellerie du mois passé, où il s'agissait d'élire trois cipaux. Ils avaient présenté deux candidats ouvriers, qui, n'ayant pas d'argent pour se payer de la réclame, ont été blackboulés.

Ce fiasco a donné à réfléchir aux copains du groupe, qui, après tout, sont des gas à la redresse.

Comme ils n'ont pas de mastif dans les miettes et du cambouis dans les coquillards, ils commencent à comprendre que les votelleries sont un truc pour empêcher le populo de faire ses affaires soi-même et pour l'habituer à l'obéissance.

Or, l'obéissance ne leur dit rien qui vaille.

Et ils savent que ce n'est pas avec des mots qu'on se cale les joues.

Aussi y aurait rien de drôle à ce qu'ils lâchent définitivement les foutaises possibilardes pour les réalités anarchotes.

CAFARDS!

Villefranche-du-Rhône. — Encore l'usine Mulsant, nom de dieu!

Les patrons de ce joli baigne ont averti leurs ouvriers que ceux qui gagnent plus de 3 fr. 50

par jour seront, à partir du 1^{er} août, réglés à ce prix.

Ils prétendent que c'est la journée fixée par le tarif. Mais, bien entendu, ils ne parlent pas de se conformer au tarif à l'égard des esclaves qui n'ont que 50 sous ou trois francs.

Les ouvrières aux pièces sont aussi diminuées.

Outre ça, on continue à ratiboiser deux ronds par mois, pour l'entretien des goguenots.

Ça c'est bien inutile: il n'y a pas de meilleures chiottes que les gueules des patrons. Faut vous en servir, camarades!

Au même baigne, à l'occasion du 14 juillet, on a craché des médailles sur l'estomac d'une ou deux ouvrières. Quatre cents francs, paraît-il, ont été restitués à l'une d'elles pour ses « longs et loyaux services ».

C'est peut-être pour ça qu'on diminue les autres.

Toujours la canaillerie et l'hypocrisie patronales!

A L'OMBRE!

Lille. — Le nommé Léopold Hotton, du 24 de la rue de la Plaine, doit bien regretter de n'avoir pas continué à flouter des pauvres bougres sans défenses: ça lui réussissait si bien! Mais l'animal s'est avisé d'escroquer un filateur de la rue de Valenciennes, qui d'ailleurs ne valait pas mieux que lui. Ce gros singe y a trouvé un cheveu, et Hotton a été paumé. Lui qui aimait tant l'ombre de l'église, le voilà à l'ombre de la boîte!

Un type, ce Hotton! Il était universel. C'était:

1^o Un raticochon, toujours fourré au cercle catholique de Moulins-Lille, et qui portait, chaque mois, un cierge gros comme une trompe d'éléphant à l'église Saint-Vincent-de-Paul;

2^o Un emmerdeur qui allait dans les réunions pour déjoier les foutaises jésuitardes du socialisme chrétien;

3^o Un mouchard amateur, qui a déposé, devant les marchands d'injustice, contre des bons bougres poursuivis pour leurs pallas révolutionnaires;

4^o Un patriote qui tombait en extase quand il zérait l'ignoble torchon tricolore;

5^o Un clerc de recours, qui était bougrement crapule pour les types dans la mistoufle quand il venait faire des saisies.

Au physique, il était aussi vilain qu'un moral, borgne comme une paire de fosses, un lorgnon à califourchon sur le blair et une dégaine de mannequin à ressort.

Sale coup pour la fanfare à bondieu, son arrestation! Les sacristies sont dans une désolation carabinée: l'archevêque de Cambrai chiète comme une Madeleine (pas les chouettes cette Madeleine là!), et le cure du faubourg de Paris fait déborder ses bénitiers à force de larmoyer dedans.

SOUS BOIS

Grenoble. — Les forêts des environs de Grenoble — les cures et bois de Sassenage, qu'on appelle — appartiennent à une canaille qui exploite salement les bûcherons. Il y a là de pauvres bougres expatriés d'Italie, qui triment de trois heures du matin à dix heures du soir pour un salaire de 2 fr. 50!

Un de ces jours derniers, des copains ont été se ballader sous les branches, avec leurs gonzzesses, et ils ont fait aux bûcherons une propagande à laquelle ceux-ci ont chouettelement mordu.

Puis les camaros s'étaient installés pour tortorer sur l'herbe, quand voilà le propriétaire qui rapplique et se tout à gueuler qu'on viole son bien, et cent blagues du même tonneau.

Ah, nom de dieu, les triques se sont levées toutes seules, et il allait gober une tatouille dont il se serait difficilement relevé, si les compagnes ne s'étaient mises à intercéder pour ce saleau. Alors on l'a laissé en lui conseillant de foutre le camp, et illico; puis, pour lui dégourdir les guibolles, on a entonné le chant des *Anti-proprios*.

Il fera bien de pas retomber dans les pattes

des zignes! Un d'eux pourrait se transformer en bûcheron pour la circonstance, et lui démontrer les abattis kif-kif des branches. Et il ne réclamerait pas cinquante sous pour ça, attendu que ce serait un turbin rudement agréable!

SERRAGE DE VIS

Saint-Nazaire. — A la Compagnie générale Transatlantique, c'est comme partout ailleurs:

Les grosses légumes ne révent que charogneries contre les prolos.

C'est ainsi que jusqu'ici les chauffeurs faisaient douze heures. On a voulu leur en faire treize pour le prix de douze.

Les chameaux ont mis le marché en main aux pauvres bougres qui, pris un par un, ont été obligés de caner.

Et foutre, c'est pas fini! S'ils n'avisent pas à enrayer le mouvement, les exploiters ne sont pas prêts de s'arrêter.

Ils ne demandent pas mieux que de voir leurs ouvriers crever à la peine.

Reste à savoir si les chauffeurs seront assez poires pour se laisser serrer la vis à gogo!

COCHONS DE CONTRE-COUPS

Troyes. — Le singe Riquet est un chameau et ses contre-coups des vaches.

Les deux salands s'étaient fufus en tête d'enlever une gosseline à son père. Une première fois la petiotte a lâché la maison à papa emportant tout ce qu'elle a pu, sur les conseils d'un des contre-coups qui était un brin son parent.

Une deuxième fois, c'est l'autre contre-coup qui veut repiquer au trac. Cette fois la gosse a raconté la chose à son père. Le bon bougre fou u en rogne n'a fait ni une ni deux: il s'en va illico trouver le garde-camourme et lui colle sur la hure quelques marrons fades.

Ça n'a pas été fini, nom de dieu!

Le contre-coup est allé pleurer dans le gilet du patron;

Le patron est allé pisser des larmes de crocodile dans les cotillons des juges, leur disant qu'il n'était pas admissible qu'un prolo puisse bourrer la gueule à un contre-maître sans qu'on le punisse.

Les enjuponnés ont été du même avis que le singe et le père de la petiotte a été poursuivi. Seulement les marchands d'injustice savaient tellement qu'il avait raison qu'ils n'ont pas osé le condamner à plus de deux jours de corvée de balayage.

Mauvaise vent ce n'ait pas un balayage des jeux foutre de la haute qu'on l'a employé!

TOUJOURS LE LAUNAY!

Cherbourg. — Le jeu-foutre Launay, le sale exploitur à qui j'ai déjà asticoté les fesses, n'est pas content.

L'autre jour le copain, vendeur du caneton, se trouvait chez lui. Le Launay s'amène et veut le faire decanifler, sous prétexte qu'il était dans sa propriété.

Legas n'a voulu rien savoir, nom de dieu! Il a engueulé ferme le singe, à la grande jubilation des ouvriers qui se tordient.

« Propriété? connais pas ça, lui a poussé le gas. Vous êtes un voleur et pas plus. C'est-y vous qui avez fait la terre? Non. Donc, j'ai le droit d'y marcher tout comme vous. »

Puis, montrant au singe un pauvre prolo qui s'escrimait à soulever et à porter des madriers il a repris:

« Voilà peut être 40 ans que cet homme travaille; il a un ventre comme une punaise et vous êtes gras comme un cochon. »

Dame, le Launay fumait pire qu'un volcan! Il gesticulait, braillait ferme, mais pas plus... Il menaçait le copain de le foutre dehors:

« Essayez donc, et on va rire un brin! » lui a rebiffé le fiston.

L'exploiteur a cané et a tourné les talons en serrant les fesses.

En voilà un chameau qui a dans le nez le *Père Peinard*!

Dame, c'est nature de sa part. En effet, c'est pas pour être agréable à son patron, mais pour que je tienne toutes les semaines.

C'est dit que je ne lâche pas le Lannay, sans dégoûter quelques-uns de ces riches.

Cette maudite gale est proprio de deux jours d'eau qui pèsent devant son nez, qu'il exploite des malheureuses mères de famille ou jeunes filles qui pour bouffer sont obligées de venir décrocher le linge puant des bourgeois.

Comme il n'y a pas de petits bénéfices à décrocher, s'il les voit porter leur linge à couper ailleurs que chez lui, il leur fait toutes sortes de mièges.

Enfin, si e les ont le malheur d'acheter du cire au cours que chez lui, qui est de la vraie potée.

Où bien, si e les ne veulent pas manger la saute ragougnasse qu'il fait débiter dans sa garnie de cuisine, mameur a elles!

Pour le coup, il leur donne à entendre, quand il ne le leur dit pas crument, d'aller laver leur linge ailleurs.

Et comme il n'y a pas toujours des places disponibles, c'est la faute à pour la maisonnée.

Oh, salop de Lannay! Garde bien ta saute couenne, car c'est pas l'envie de te passer à la lessive qui manque aux bonnes bougresses.

COMMUNICATIONS

PARIS

Les Ardennais habitant Paris et les environs, désireux d'aider à la propagation de l'idée anarchiste dans les Ardennes, sont convoqués à la réunion du groupe *les Libertaires Ardennais*, samedi 22 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Albert, 53, rue Louis-Blanc.

— Groupe de propagande des V^e et XIII^e arrondissements, Salle Messiez, 127, rue Mouffetard, réunion samedi 22, à 8 h. 1/2 du soir.

— Les *Enfants de la Nature*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, 118, avenue Kieber, salle Janton.

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIII^e se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 96, rue des Martyrs.

Reims. — Les anarchistes de la ville se réuniront le 22 juillet, en assemblée générale, au Cruchon d'Or.

Tous les copains qui ont des fonds sont priés d'y assister pour en faire la récapitulation.

Chalons. — Réunion du groupe *les Sangliers de la Marne*, le 23 juillet et le 6 août, à 6 h. 1/2 du soir, au local convenu.

Ordre du jour : de la propagande à faire contre les élections.

Aix-en-Provence. — Groupe anarchiste, réunion salle du café de l'Eden, tous les samedis soir, à 9 heures.

Grenoble. — Le groupe *les Semeurs Grenoblois* se réunit tous les jeudis et samedis de chaque semaine, 2, rue du Four.

Cette. — Tous les anarchistes sont convoqués, en vue de la propagande à faire contre les élections, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois; conférences, chants et poésies.

Bordeaux. — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit.

Av's aux camarades de passage.

Besançon. — Groupe indépendant d'études sociales, réunion tous les samedis, rue d'Alsace, 6, salle réservée, café des Bains, à 8 h. 1/2 du soir.

Tous les lecteurs du *Père Peinard* sont cordialement invités.

Lille. — Réunion tous les lundis soir, au Châlet du boulevard Victor Hugo, 160.

Le Havre. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legougec, 108, rue de Perey.

Beaune. — Le groupe *les Niveleurs*, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par les camarades.

Montpellier. — Le groupe communiste anarchiste *l'Humanité libre* se réunit tous les mercredis et samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au café du Plan-de-l'Olivier (1^{er} étage).

Les compagnons qui auront des brochures à nous offrir pour notre bibliothèque voudront bien les faire parvenir au compagnon Lenthéric, café du Plan-de-l'Olivier.

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et des environs sont invités à la réunion qui aura lieu dimanche 23 juillet, rue d'Inkermann, 144, à 6 h. du soir.

Roanne. — Il vient de se fonder un groupe d'études sociologiques, *l'Avenir Social*. Son but est de faire une active propagande par l'initiative, en laissant à chacun le soin de propager les convictions acquises par l'étude et les discussions faites au groupe; en organisant des soirées familiales, des conférences, afin d'activer, autant à la ville qu'à la campagne, l'évolution pour un meilleur avenir.

La bourgeoisie admet maintenant que la société s'effondre et qu'une Révolution s'approche fatalement. Mais l'affranchissement de l'humanité n'en sortira qu'autant que les nouvelles idées auront pénétré dans les masses.

En suivant cette tactique, le groupe espère faire utile propagande pour la cause.

Réunion tous les samedis, à 8 h. du soir, 42, rue Bravard.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains dimanche 23 juillet, à 4 h. de l'après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Ordre du jour : La propagande et les élections. Tous les copains sont invités.

Charleville. — Réunion du groupe des *Sans-Patrie* et du groupe abstentionniste le 30 juillet, à 6 h. du soir, avenue du Petit-Bois, 26.

Prière aux camarades d'être exacts.

Ordre du jour : Réception du candidat abstentionniste. — Les élections, mesurés à prendre pour propager l'idée abstentionniste.

Perpignan. — Le *Père Peinard* est en vente chez Joubert, kiosque du Palais, place Arago.

Troyes. — Un groupe abstentionniste du Quartier-Bas est en formation. Les camarades désireux d'en faire partie sont invités aux réunions qui auront lieu tous les samedis soir, chez Gervais, chand de vins, rue de la Cité, à 8 h.

Tous les camarades, sans distinction d'écoles, sont invités à venir discuter.

Lyon. — Appel aux camarades de la région sud-est :

Dans une réunion privée des compagnons lyonnais, tenue le lundi 26 juin 1893, les camarades convoqués afin de s'entendre pour fonder un organe anarchiste, pour la région lyonnaise, ont décidé que : vu le courant sympathique qui se manifeste de plus en plus chez les travailleurs conscients vis-à-vis de nos idées libertaires et de rénovation sociale; vu la période électorale qui s'annonce prochaine, il était d'absolue nécessité de créer à Lyon un organe de lutte pour la diffusion de nos idées. Aussitôt la période électorale ouverte, nous entrons en lutte ouverte avec tous les politiciens, à quelque école qu'ils appartiennent.

Les camarades qui colporteront au journal s'efforceront de démontrer aux travailleurs exploités l'importance des prétendues réformes sociales, préconisées par les candidats socialistes avides du pouvoir et des privilèges qui en découlent; et l'utilité d'une transformation complète de la société capitaliste, pour arriver à l'émancipation de la classe des travailleurs. La date de l'apparition du journal est fixée au commencement d'août. Des listes de souscription circuleront dans tous les milieux qui nous sont sympathiques et seront envoyées de même à l'adresse des compagnons militants les plus connus de la région. Les camarades qui seront détenteurs des listes ou qui voudraient correspondre avec les collègues de Lyon pourront adresser, correspondance et galette, au compagnon Sanlaville, cordonnier, rue Tramassacre, 26, Lyon, trésorier.

Camarades, les compagnons de Lyon sont prêts à tous les sacrifices pour la réussite de la tâche qu'ils se sont imposée : que tous ceux de la région, qui pensent qu'il y a autre chose à faire que de se croiser les bras devant la situation misérable qui nous est faite et notre esclavage toujours croissant, unissent leurs efforts aux nôtres et la vie du journal est assurée.

En avant et vive l'Anarchie!

Les compagnons Lyonnais.

Toulouse. — Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le compagnon Narcisse rue Maurice-Fort, 4, Amidonniers.

Saint-Denis. — Réunion des copains tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Godfrin, 428, avenue de Paris. Tous les copains de la banlieue et les lecteurs du *Père Peinard* sont invités.

Nantes. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

PETITE POSTE

V. Roubaix — R. Limoges — M. Auxerre — N. Toulouse — H. Ensigné. — L. Verviers. — L. Le Havre (2) — G. Brest — C. Thizy — R. St-Denis — B. Le Mans — B. Lapeyrouse — G. Villeneuve — H. Desvres — C. Dunkerque — H. Narbonne — G. Rive-de-Gier — R. Le Havre — T. Tenez — B. Anonnay. — D. New-York — F. Reims — D. Dijon — B. Vienne — G. Bourgoïn — V. Lille — B. Lyon — H. St-Nazaire — D. Toulon — A. Bessèges — F. Cuquière — A. Roulatx — L. Angers — R. St-Quentin — D. Moutiers — T. Mézières — U. et T. Nantes — Reçu galette, merci.

Pour pousser à la roue de la Sociale. — Un tararien qui fait tout ce qu'il peut, vingt ronds.

— G. de Villeneuve : Non B. n'y est plus.

— B. au Mans : *L'Endehors* ne paraît plus.

— Guillemain, de St-Nazaire, demande à Guy s'il a reçu les timbres pour avoir un exemplaire des *Préjugés*?

Dans les villes où il n'y a pas de vendeur du *Père Peinard*, les bons bougres n'ont qu'à le demander à la bibliothèque de la gare : S'il n'y est pas en vente le bibliothécaire le fera venir.

Les abonnés et correspondants sont priés d'envoyer leur galette en mandats, de préférence aux timbres qui s'égarerent en route très facilement.

Lettres et mandats doivent être adressés : A l'Administrateur du *Père Peinard*.

EN VENTE

aux bureaux du « *Père Peinard* »

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux.....	» 15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890.....	» 50
L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891.....	» 10
Ephémérides anarchistes 1892.....	» 25
Collection du <i>Ca Ira</i> , 10 numéros (1888)	» 60
Première série du <i>Père Peinard</i> (sauf le n° 1) numéros 2 à 61 (1889-90)...	6
Deuxième série, 62 à 93 (1890) cartonn.	3
Troisième année (1891).....	6
Quatrième année (1892).....	6
Entre Paysans, dialogue.....	» 10

Les demandes doivent être accompagnées du montant de la galette.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

MUSÉE DES HORREURS EN 19..



Le sergot, autrement dit flic, flicard ou pestaille était un animal féroce et sanguinaire tenant du tigre et du gorille. Vers 1893, il dévastait principalement les rues de Paris.